

# LA GAZETTE DROUOT

EN VENTE

## J-1000

À mille jours des JO de Paris, le journal *L'Équipe* fête un siècle d'olympiades en dispersant des tirages uniques de son fonds photographique



M 01676 - 2136 - F - 3,50 €



### événement

Moderne Art Fair,  
la foire reine  
des Champs-Élysées

### zoom régions

Un rare bronze symboliste  
d'Antoine Bourdelle

### rencontre

Pap Ndiaye,  
directeur du palais  
de la Porte-Dorée

L'AGENDA  
DES VENTES  
DU 16 AU 24  
OCTOBRE 2021

# Paris

## MUSÉE DU LOUVRE

### Paris-Athènes. Naissance de la Grèce moderne 1675-1919

L'affiche est belle mais trompeuse. Loin d'être une douce invitation à la rêverie, « Paris-Athènes » est plutôt un parti pris montrant peu d'estime pour les subtilités de l'histoire grecque et pour le public. Son commissaire, Jean-Luc Martinez, propose de « nous interroger sur la place particulière de l'art grec antique dans les collections du Louvre et, au-delà, sur la vocation singulière de la Grèce dans la construction de l'identité culturelle de l'Europe, et particulièrement de la France ». L'ancien président-directeur du Louvre évoque le bicentenaire des débuts de la guerre de Libération de la Grèce et de l'entrée au Louvre de la *Vénus de Milo*. La célébration de ce double anniversaire est en soi quelque peu gênante puisque cette icône, découverte par un paysan grec, avait été achetée par le grand drogman phanariote Nicolas Mourouzi – ardent défenseur grec exécuté un an plus tard par les Ottomans – avant que les Français ne cassent la vente en proposant une somme plus consistante. Ce détail a son importance, mais les « détails » historiques gênants, dont l'appareil critique de l'exposition n'est pas encombré, sont légion.

Simple curieux ou fin connaisseur de l'histoire grecque, le visiteur a bien du mal à s'y retrouver et à faire le lien entre le titre et le déroulé du parcours. On est d'abord impressionné par l'immense toile du musée des beaux-arts de Chartres, l'*Ambassade du marquis de Nointel à Athènes*, et par *La Dormition de la Vierge*, l'une des premières icônes crétoises du Greco, présentée aux côtés des plus merveilleuses productions de ses pairs. La guerre d'indépendance, Lord Byron et le philhellénisme français sont ensuite cantonnés dans un couloir.

Mais tout ceci n'est en fait qu'une introduction car, au vu des espaces dévolus aux plâtres, livres, dessins, relevés et photographies, on comprend que Jean-Luc Martinez envisage la naissance de la Grèce moderne à travers l'archéologie. Cette immense section est riche, mais il est malaisé de résumer en quelques panneaux tous les enjeux abordés – le trouble de la découverte de la polychromie antique, les techniques de restitution, la propriété des objets mis au jour, etc. – et l'on reste sur sa faim, à moins d'avoir lu l'important catalogue. Enfin, une autre exposition – qui aurait pu être proposée par le Petit Palais ou le musée d'Orsay – occupe le dernier tiers du parcours : la naissance de l'école moderne grecque de peinture.

Une multitude de thématiques sont ainsi évoquées, mais toujours très superficiellement : les costumes féminins de la cour royale d'Othon I<sup>er</sup> résumant par exemple « la construction de l'identité grecque, entre tradi-

tion et modernité », mais aussi le fait que la Grèce fut un royaume à partir de 1832, puisque ce « détail » est à peine traité ailleurs, alors que la part belle est faite à la création de l'école française d'Athènes ou aux fouilles françaises de Délos et de Delphes. « Paris-Athènes » semble avoir été conçu comme un ouvrage de la collection « L'univers des formes ». Mais une exposition, *a fortiori* sous la Pyramide du Louvre, n'est pas un livre illustré.

CAROLE BLUMENFELD

Musée du Louvre, Paris 1<sup>er</sup>,  
tél. : 01 40 20 50 50, [www.louvre.fr](http://www.louvre.fr)

Jusqu'au 7 février 2022.

## MUSÉE D'ORSAY

### Enfin le cinéma ! Arts, images et spectacles en France (1833-1907)

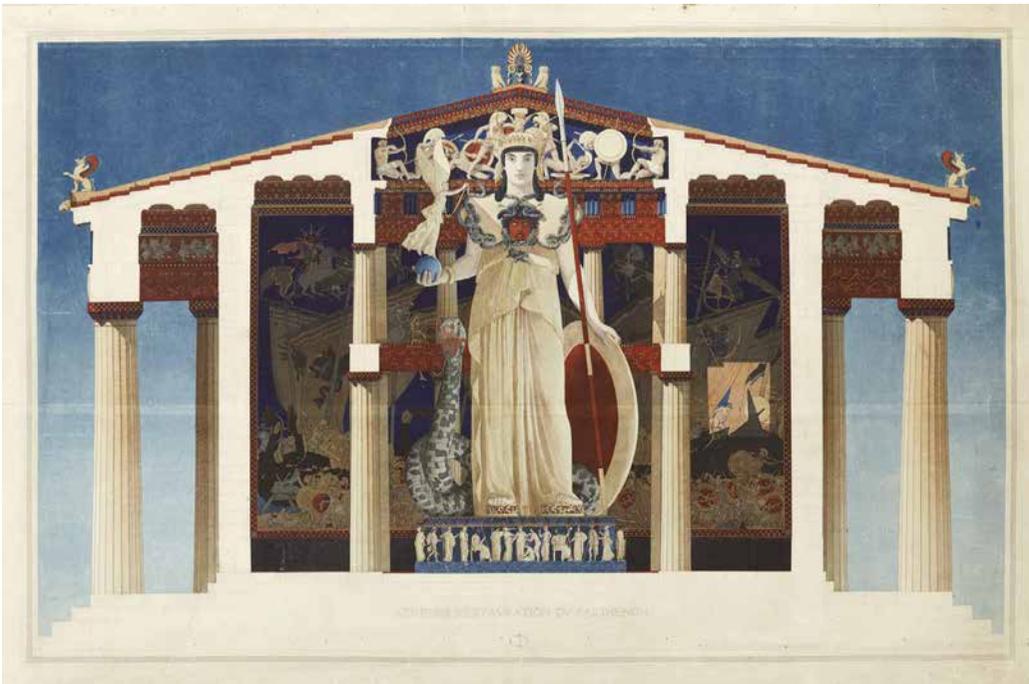
Un homme endimanché regarde les trains passer depuis le pont de l'Europe que son sosie traverse, visiblement pressé. Cette hâte que demain vienne, Gustave Caillebotte la connaît bien, lui, le fils d'industriel mordu de macadam qui voit la ville de travers ou en plongée pour mieux faire face au progrès.

À l'époque, le cinéma se fait désirer. La foule et ses transports, les loisirs et la science, tout le réclame et quand « enfin » il arrive, en 1895, grâce au génie des frères Lumière, le tableau est complet. Comme si la vie moderne, cadre idéal, n'attendait qu'une seule chose : être portée à l'écran.

Une attente fébrile et des débuts prometteurs, voilà ce que retracent les quelque 300 pièces – dont 166 photos, 48 peintures, 14 sculptures, 21 livres, et 50 films – considérant en même temps qu'elles évacuent la question des origines : « Il ne s'agit pas ici de faire le récit de l'invention du cinéma, mais plutôt d'évoquer ce qu'il a inventé », nuance Dominique Païni, commissaire général de cette exposition dense où les rapprochements abondent.

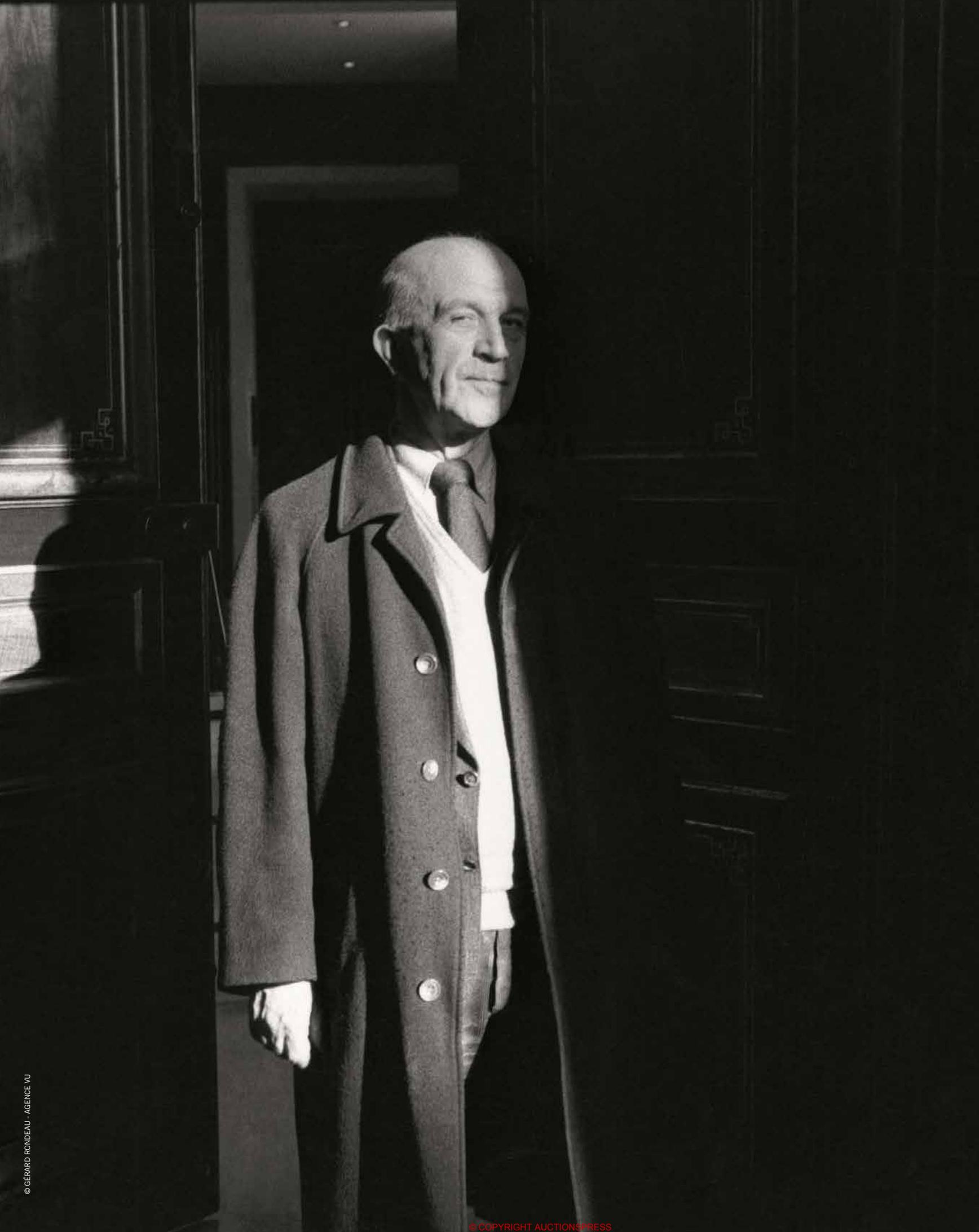
À commencer par trois versions du mythe de Pygmalion et Galatée – une sculpture de Rodin, une esquisse de Jean-Léon Gérôme et un film de Méliès – tentant, aux côtés d'un daguerréotype post mortem et d'une photographie « aux yeux trompeurs » d'Eugène Estanave, de capter « la vie même ».

Suivre le mouvement est la grande affaire du siècle finissant qui frémit de toutes parts. Parfaits modèles, le spectacle continu de la ville, les soubresauts de la nature, ou le corps et ses acrobaties sont ici à l'étude. Tandis que Félix Vallotton brosse de coquets articles au Bon Marché, les frères Lumière filment les élégantes pavaner sur les Champs-Élysées. Alors que Caillebotte – encore lui – peint du linge séchant au vent en bord de Seine, Alice



Benoit Loviot, *Coupe transversale du Parthénon*, 1879, Paris, Beaux-Arts.

© BEAUX-ARTS DE PARIS, DIST. RMN-GRAND PALAIS IMAGE BEAUX-ARTS DE PARIS



# Michel Laclotte, la générosité comme credo

Artisan du musée du Petit Palais d'Avignon, du musée d'Orsay et du Grand Louvre, Michel Laclotte, la retraite arrivée, **a consacré ses vingt-six dernières années aux jeunes générations d'historiens de l'art.**

.....  
PAR CAROLE BLUMENFELD

**E**n 1995, Michel Laclotte quitte les ors du Louvre pour un préfabriqué, place du Carrousel, d'où il préside, jusqu'en 2002, la mission de préfiguration de l'Institut national d'histoire de l'art. L'idée est ancienne mais ce vœu pieux d'André Chastel n'aurait jamais vu le jour sans l'énergie débordante de ce cleric du service public. Créé en 2001 et installé dans la galerie Colbert rue Vivienne, cet institut destiné à rivaliser avec la villa I Tatti ou le Getty Research Institute est choyé par son vice-président scientifique, qui n'aime rien tant qu'écouter et encourager les jeunes générations. Prêtant volontiers son bureau aux chercheurs de passage, il se promène d'une salle à l'autre, se réjouit de tel ou tel projet, suggère de contacter de sa part telle ou telle sommité et tente de se rendre utile à tout un chacun. Et puis à 11 h 58 – il déteste déjeuner en retard –, il emmène les chargés d'étude et de recherche, les boursiers de la Fondazione San Paolo et les stagiaires à la cantine. Déjà, lorsqu'il était à la tête du plus grand musée du monde, il était ravi de prendre ses repas au milieu de tous les corps de métier... Attablé au milieu des doctorants, Michel Laclotte ne

dispense pas de conseils. Il questionne les uns et les autres quant à leurs impressions sur les expositions qui viennent d'ouvrir ou leurs derniers voyages d'étude. Ces échanges toujours joviaux ne sont pas anodins et sont bien dans l'idée qu'il se fait de cet alambic où universitaires, conservateurs et chercheurs étrangers s'activent à renouveler l'histoire de l'art par leurs travaux, mais aussi par la confrontation de leurs idées.

Michel Laclotte transmet aussi beaucoup en utilisant la première personne du pluriel pour parler des musées français, et raconter ce que « nous » devons à Jean Vergnet-Ruiz, à Charles Sterling ou à André Chastel. L'entendre décrire les pas de danse de Roberto Longhi au musée de Rouen, devant *La Flagellation du Christ* qu'il vient d'attribuer à Caravage, vaut son pesant d'or.

Il nous fait aussi rêver en contant les grandes acquisitions du Louvre, comme ce déjeuner avec Guy de Rothschild qui lui annonce vouloir faire donation de *L'Astronome* de Vermeer. Il a ses convictions : les découvertes les plus importantes se font aujourd'hui dans les églises françaises et les musées anglais. À bon entendeur...

Michel Laclotte a aussi ses soucis : ce Vélasquez qui manque cruellement au Louvre et ce Duccio que nous n'avons toujours pas. Il a aussi ses moments de pur bonheur grâce aux équipes du programme qu'il a porté depuis 2001 : la mise au jour d'un Carrache dans les collections du musée Fesch, d'un Saraceni au musée de La Fère, d'un Allori à Laon ou encore d'un Giovanni di Franco au musée des Augustins de Toulouse. Le Répertoire des tableaux italiens dans les collections publiques françaises (RETIF), qui recense désormais 14 000 œuvres, a aussi encouragé les musées du Mans, de Besançon, de Montpellier ou Jacquemart-André à publier leurs collections italiennes.

## La lettre et l'esprit

À l'INHA, Michel Laclotte aiguise l'esprit critique et aiguillonne la pensée des futurs serveurs de la cause publique. Cette transmission orale est peut-être l'opportunité la plus riche des quatre années offertes aux premières générations de chargés d'étude. Pour prendre les bonnes décisions ou se montrer vigilant en matière de patrimoine, il faut certes bien connaître l'arsenal juridique. Mais il y a aussi



CI-CONTRE

**Raoul Dufy**, *Vue de Paris depuis Montmartre*, 1902, huile sur toile, 45 x 55 cm (détail), collection particulière.

PAGE DE DROITE

**José de Ribera**, *Saint Matthieu*, huile sur toile, 109 x 88 cm, Rennes, musée des beaux-arts.

ces petites anecdotes ou ces interstices de la grande histoire qui ne figurent dans aucun livre : les datations qu'il faudra un jour susciter, les œuvres qui ne devront jamais quitter le sol français, ou les arguments contre la soumission des œuvres d'art à l'impôt sur la fortune. Bienveillant oui, mais sans naïveté. Décidé à se former une opinion sur un jeune chercheur dont on fait grand cas et qui semble avoir les qualités qu'il estime – le *connoisseurship*, le désir de chercher et de travailler sur l'histoire des collections, l'envie de faire connaître et partager son savoir au plus grand nombre et, surtout, l'œil –, il lui propose un déjeuner en tête à tête où il le mitraille de questions sur ses lectures, ses goûts musicaux ou son intérêt pour le théâtre. Tout y passe : nos livres favoris à 15 ans, notre opinion sur un jeune chef d'orchestre, notre avis sur les dernières mises en scène de Peter Brook...

Un bon historien de l'art se doit d'avoir une solide culture, et plus encore d'être curieux. Et il doit avoir lu *Le Rouge et le Noir* et *Les Pierres de Venise* de Ruskin – en anglais, bien

sûr, le protégé qui s'est fait remonter les bretelles dans un Venise-Vérone se souvient encore de la leçon !

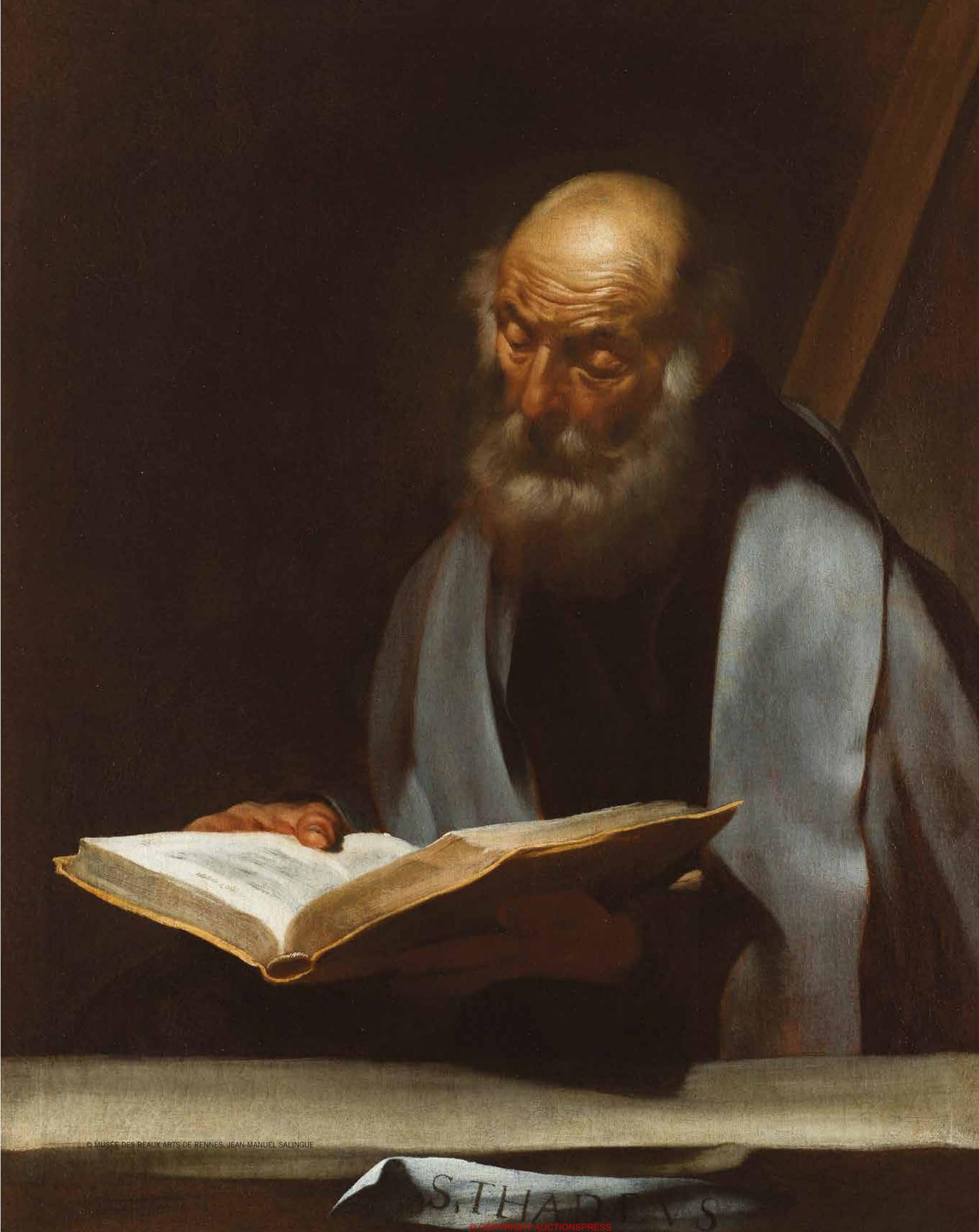
### Donner est un cadeau

Tout au long de ce déjeuner qui fait office de préalable, il évite de parler d'histoire de l'art. Si cet examen est favorable, il encourage la nouvelle recrue à être impertinent. Michel Laclotte déteste les flatteries. Les deux phrases finales de son *Histoire de musées. Souvenirs d'un conservateur* résument bien cette dernière carrière : « Ceux qui savent et que je vais trouver, ce sont les jeunes. À eux de jouer, maintenant. » Ces dernières années, il s'impatientait quand on lui demandait de ses nouvelles – « Vous me faites perdre mon temps ! Vous n'avez rien de plus intéressant à me raconter ? Quelles sont les nouvelles ? » – mais retrouvait sa bonne humeur en une seconde si l'on évoquait ses protégés ou les projets dans lesquels ils l'avaient embarqué, comme la reconstitution d'une *Thébaïde* de Fra Angelico au château de Chantilly.

Le grand plaisir de Michel Laclotte, c'est aussi celui de donner. Aux jeunes historiens qu'il accueille rue du Pré-aux-Clercs, il ne parle jamais de ses donations comme d'un acte de générosité. Au contraire : pour lui, donner est un cadeau. Il se réjouit profondément qu'un musée accepte l'une de ses œuvres – anonymement. Pourquoi être vaniteux quand on a eu la chance de recevoir autant des musées français ? Le péché d'orgueil se paie cher car on vieillit en oubliant de rire de soi-même et de faire rire les autres. Or, « Monsieur Laclotte » aimait rire. Le responsable des peintures du musée de Rennes a donc dû dépenser des trésors d'ingéniosité pour le convaincre de lever l'anonymat sur ses donations au musée : les trente-trois dessins offerts en 2016 puis les autres feuilles qui suivent en 2019, le *Saint Matthieu* de Ribera ou l'esquisse de *Cornélie, mère des Gracques* de Joseph-Benoît Suvée...

Et puis il y a la joie de voir partir chaque semaine, pour la bibliothèque de la conservation du Louvre, les cartons que prépare avec lui la responsable de la documentation. Sa photothèque et ses notes suivent la même voie. Il essaie bien d'offrir sa collection de 33 tours à une institution, mais la donner à un jeune conservateur mélomane sera aussi pour lui une source de plaisir.

Michel Laclotte s'est éteint dans la ville d'Ingres. Il laisse derrière lui une kyrielle de jeunes gens auxquels il a transmis ce sens du devoir et de l'exigence. Dans quelques semaines, la grisaille de Beccafumi traversera la Seine et la *Vue de Paris depuis Montmartre* de Dufy, offerte par l'artiste à Paul Jamot et par Paul Jamot à Vergnet-Ruiz puis par Vergnet-Ruiz à Michel Laclotte, va rejoindre le musée de Reims. D'autres legs suivront puisque le testament de ce grand serviteur de l'État est encore une preuve, s'il en faut, de son dévouement entier aux musées français. « J'ai eu beaucoup de chance », disait-il. C'est nous qui avons eu beaucoup de chance de le connaître. ■



S. THADDEVS